

Dumas

Les Trois Mousquetaires

Introduction de Roger Nimier



folio classique

Alexandre Dumas

Les Trois Mousquetaires

Introduction de Roger Nimier

Édition établie et annotée

par Gilbert Sigaux

Gallimard

Édition dérivée de la Bibliothèque de la Pléiade.

© Roger Nimier, 1961, pour l'introduction.
© Éditions Gallimard, 1962 et 2001, pour la présente édition.

INTRODUCTION

Une histoire d'amour qui finit par un coup de hache, publiée en 1844, fut rapidement célèbre. Faite d'épées vives et de cheveux blonds, elle n'en est pas moins d'une mélancolie glacée. À ce charme secret à l'intérieur du livre on ne prêta pas une grande attention. Alexandre, dit-on, exagère toujours (Alexandre était le prénom de l'auteur), Milady avait perdu la tête depuis longtemps, à force de coquetterie, et le chagrin n'est pas si grand de voir un long corps blanc glisser dans une rivière du Nord, qui caresse de ses eaux les lis et le lin.

Et puis l'époque paraissait trop belle pour souffrir de cette dernière image : France héroïque où des régiments de Planchet se battaient volontiers derrière quelques d'Artagnan. Qu'une révolution survînt ou simplement la bonne marche des affaires, le résultat n'était pas déshonorant — comme nous le découvrons dans Vingt ans après, Planchet épicier pourrait dominer d'Artagnan, lieutenant aux Mousquetaires, mais il n'y pense pas. L'idée ne lui vient pas non plus de se plaindre parce que d'Artagnan se fait tuer à sa place.

Les jeunes Français, depuis ce temps, sont élevés dans la discipline des « Mousquetaires ». Ils y apprennent des vertus cardinales, ce qui est imprévu quand elles découlent d'Athos, d'Aramis, de Porthos ou de d'Artagnan. Ces vertus apparentes se nomment la noblesse, le mystère, la force et l'audace. C'est l'audace ou l'esprit d'entreprise, comme on voudra, qui les met en mouvement. En effet, Athos se moque de tout, enfermé dans la religion de son malheur. Aramis est très occupé, il est un peu snob, il rougit parce qu'il connaît des actrices célèbres : Madame de Bois-Tracy, la duchesse de Chevreuse. Porthos est vaniteux, et Alexandre Dumas, entraîné par les idées de son temps qui vantaient l'homme blond, mince et nerveux aux yeux d'ange et au sourire de tigre (Henry de Marsay chez Balzac), lui si sportif, n'a pas songé que Porthos, cent ans plus tard, serait le séducteur musclé que toutes les procureuses de vingt ans rêveraient d'approcher.

D'Artagnan tombe au milieu de cette amitié, avec sa jeunesse, un goût de vivre et d'arriver à quelque place au soleil ou au pied du Roi-Soleil, qui exaltera ces hommes au bord de la retraite : une maison

pour Athos (le vin n'est pas mauvais en Anjou), le mariage pour Porthos, l'Église pour Aramis.

En 1631, trois ans après le siège de La Rochelle, d'Artagnan reste seul, ses amis l'ont quitté. Il va s'ennuyer. Aussi le retrouvons-nous, dans Le Vicomte de Bragelonne, lissant ses moustaches dans les couloirs du roi. Entre-temps, quelque espoir sous Mazarin, cette rapide expédition en Angleterre pour défendre une monarchie et maudire la bière — mais d'Artagnan n'avait pas le cœur de lutter vraiment contre le cardinal de Retz, qui, pour une part, a sans doute servi de modèle à Aramis.

Dans ce roman gascon, il n'est pas étonnant que d'Artagnan joue le rôle de demi d'ouverture, au rugby. Il distribue les rôles, il utilise les chances et il marque un essai magistral en ramenant les ferrets de la reine et en les plaquant sur le plancher de l'Hôtel de Ville, sous les yeux du cardinal médusé. Porthos représente l'avant indomptable. Derrière lui, nul besoin de pousser. Il est une mêlée à lui seul. Athos, noble et serein, c'est le trois-quarts centre, offert à tous les coups et qui les évite par élégance plutôt que par dessein. Aramis, moins bien traité par Dumas, est l'arrière aux interventions inattendues, qui s'intercale dans l'attaque et dégage au bon moment. « Une touche ! » dit-il. Et la duchesse de Chevreuse, qui passait, sourit.

Qui lira verra et saura que d'Artagnan, comme il arrive aux sourires jeunes, est très vite le meilleur ami de chacun de ces amis incomparables. Athos le considère comme son fils, Porthos dans Vingt ans après, comme son aîné. Seul, Aramis restera longtemps un peu loin. « Vous, notre ami, notre lumière, notre protecteur invisible », lui dit d'Artagnan à la fin des Trois Mousquetaires. Le compliment sent l'huile rance. Cette lumière, Aramis la promènera toujours autour de lui. Il est du parti aristocratique de la révolution : pour Anne d'Autriche, pour Retz, pour Fouquet — pour la dépense et l'anarchie, pour l'étranger et les cigarettes anglaises. Un temps viendra, cependant, où les deux hommes se retrouveront : à la fin du Vicomte de Bragelonne, « un murmure d'admiration enveloppa d'Artagnan comme une immense caresse », parce que Louis XIV venait de l'inviter à dîner. Ce soir-là, d'Artagnan retrouvera Aramis, ambassadeur d'Espagne, blanc et cassé, et ces deux survivants s'embrasseront, comme s'ils étaient seuls à connaître pour jamais l'histoire des Mousquetaires. Colbert promettra à d'Artagnan le bâton de maréchal de France et d'Artagnan répondra (toujours comme un joueur de rugby qui se verrait en mesure de marquer un essai à Cardiff ou à Johannesburg) : « On serait bien fier de moi dans mon pays. » Puis il tombera dans les bras d'Aramis : « Aimons-nous pour quatre, nous ne sommes plus que deux. »

Il faut parler de l'avenir dès qu'on invoque les Mousquetaires. C'est là leur rencontre et leur choix. Si l'amitié, c'est de se revoir, l'histoire des

quatre mousquetaires est bien celle des retrouvailles ; en deux occasions surtout : après l'expédition des ferrets, lorsque d'Artagnan part à la recherche de ses compagnons ; pendant la Fronde, quand Mazarin recrute des hommes. Mais le roman même qui s'intitule Les Trois Mousquetaires n'est aucunement le récit des aventures de d'Artagnan, jeune ambitieux venu à Paris sur un cheval jaune. En effet, ni ses amours avec la Bonacieux, ni l'antipathie qu'il inspire à Milady ne peuvent intéresser. Le vrai sujet, c'est l'histoire du comte de La Fère, enseveli sous le nom montagnoux d'Athos, et de sa femme, redoutable et perfide comme sont les blondes. C'est aussi une bizarre leçon donnée aux enfants qui liront ce livre. Sous prétexte de leur faire croire que la liberté, l'amitié, la jeunesse et les épées triomphent toujours, on leur montre l'affreux spectacle d'un homme de trente ans qui se veut un vieillard, d'un amoureux dont le cœur s'est pincé dans une porte et qui répète, en buvant religieusement du vin d'Anjou, que la vie l'a trompé. Or, il est bien vrai que la vie l'a trompé, mais il devrait le cacher. L'ardente mélancolie d'Athos est d'un exemple fatal. Ceux qui auront sucé cette leçon, bu ce Jerez maléfique, n'en trouveront pas la guérison.

Si Porthos ressortit au parachutisme, Athos, pour les modernes, s'expliquera par la psychanalyse. Son malheur n'est pas tant un mariage déshonorant qu'une apparition, celle de cette épaule marquée de la fleur de lis — que Milady recouvrira de crèmes, sa courte vie durant. Bienheureux Athos, celui qui trouverait aujourd'hui cet emblème français sur l'épaule de sa femme : une série de graffitis dans toutes les langues serait plus à craindre... Mais le langage de l'amour est sévère, pour soi-même avant tout, et la morale d'Athos en donne l'exemple. Le comte de La Fère pourrait prétendre aux grandes charges de l'État : non pas valet de chambre du roi ou directeur de journal, juste la lumière au-dessus : grand écuyer, par exemple. Il pourrait aussi régner dans ses provinces, imposer ses goûts. Il ne le fait pas. Il entre à la Légion étrangère, qui portait en ce temps la casaque des Mousquetaires. Après quelques instants d'amertume, il y trouve de fidèles piliers : Porthos qui est l'acier, Aramis qui est l'ambre. Avec eux, en lâchant sur la table quelques bouteilles et des dés, la vie devient possible — mais pour un jeu et pour quelques instants. La fleur de lis sur l'épaule de Milady réapparaît toujours, quoi qu'Athos fasse et quoi que dise le vin d'Espagne à l'oreille des maris bafoués.

D'Artagnan dérange et guérit Athos : il réveille le fantôme. Milady est vivante, on peut lui couper la tête. Dès lors, Athos est délivré. Plus tard, en effet, il se consacrera à l'éducation d'un grand garçon qui lui donnera des satisfactions — jusqu'au jour où une blonde, de nouveau, la Vallière, lui prouvera que les femmes sont décidément méchantes et que le pire des hommes, dans les affaires du cœur, est encore une assez bonne femme.

Athos n'est pas le pire, il n'est que le meilleur. Cet homme outragé, dévasté par sa redoutable expérience et les torrents de Vouvray qui suivirent, Musset peut-être, est à plaindre. Quand Porthos se gonfle de sa procureuse, quand Aramis porte les petits billets de ses dames, quand d'Artagnan se conduit comme il le fait avec Ketty, Athos ne demande rien à la vie. L'ivresse du malheur et du souvenir lui suffit. On répondra que ce n'est pas très intéressant, sauf pour le public placé au premier rang. Mais Athos, à côté de cette face sombre, qu'il garde pour lui-même et pour ses nuits, est d'un autre exemple. Rien ne lui coûte. Rien ne le contraint que lui-même. Le temps pour lui est un emblème maudit. Et c'est Athos qu'il faut écouter, quand on relit Les Trois Mousquetaires.

Nous savons que cette épopée, notre seule épopée depuis le Moyen Âge, n'a pas été écrite par Balzac ou Racine (quels alexandrins rêvés dans la bouche d'Athos !). Plus proche d'Homère, Dumas eut des collaborateurs : Gatien de Courtilz, auteur des Mémoires de Charles de Batz-Castelmore, comte d'Artagnan et Auguste Maquet, le meilleur des Dumas — meilleur, bien sûr, que Paul Bocage qui travailla aux Hôpitaux de Paris, que Nerval qui contribua à L'Alchimiste, ou que Paul Meurice qui fit Ascanio.

D'Artagnan, Porthos, Aramis demeurent pour les vrais hommes — ces grands enfants, comme les femmes faites ou les femmes-fêtes l'assurent — trois carrières séduisantes : celle d'ardent jeune homme qui rêve d'une situation, et d'Artagnan en est l'exemple ; celle d'orgueilleux athlète, qui, après une rude carrière de ski nautique, épousera une héritière : Porthos dicte la voie. Ou Aramis, plus séduisant encore parce qu'on le connaît très mal et qu'il sera Valmont un siècle plus tard. Tragique Athos, sanglant Athos, au milieu de ce maréchal de France, de ce général des Jésuites, de cet adjudant des Colosses. Fidèle Athos qui doit nous apprendre à tirer l'épée, non pas comme ce fou qui mourut au milieu de cette année, mais dès qu'il le faut, plus souvent que nous ne le croyons. L'épée, ce n'est pas la force, ni le talent. C'est le désir de ne rien laisser passer qui soit insupportable à nos oreilles, c'est ce langage aussi : « Messieurs, je ne vous écouterai pas, je n'ai rien à faire en vos manières, mais il faut se limiter avec moi. J'appartiens à cette catégorie des corps solides que les physiciens n'ont pas prévue, sauf Pascal, et qui ne tiennent pas à leur conservation. C'est un péché d'ailleurs, mais je l'assume et Dieu m'en donnera raison. En garde, s'il vous plaît ! »

Roger Nimier.

LES
TROIS
MOUSQUETAIRES

PRÉFACE

DANS LAQUELLE IL EST ÉTABLI QUE, MALGRÉ
LEURS NOMS EN OS ET EN IS, LES HÉROS DE
L'HISTOIRE QUE NOUS ALLONS AVOIR L'HON-
NEUR DE RACONTER A NOS LECTEURS N'ONT
RIEN DE MYTHOLOGIQUE

IL Y a un an à peu près qu'en faisant à la Bibliothèque royale des recherches pour mon histoire de Louis XIV^e je tombai par hasard sur les Mémoires de M. d'Artagnan, imprimés — comme la plus grande partie des ouvrages de cette époque, où les auteurs tenaient à dire la vérité sans aller faire un tour plus ou moins long à la Bastille — à Amsterdam, chez Pierre Rouge. Le titre me séduisit : je les emportai chez moi, avec la permission de M. le conservateur, bien entendu, et je les dévorai.

Mon intention n'est pas de faire ici une analyse de ce curieux ouvrage, et je me contenterai d'y renvoyer ceux de mes lecteurs qui apprécient les tableaux d'époque. Ils y trouveront des portraits crayonnés de main de maître ; et, quoique ces esquisses soient, pour la plupart du temps, tracées sur des portes de caserne et sur des murs de cabaret, ils n'y reconnaîtront pas moins, aussi ressemblantes que dans l'histoire de M. Anquetil^e, les images de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Richelieu, de Mazarin et de la plupart des courtisans de l'époque.

Mais, comme on le sait, ce qui frappe l'esprit capricieux du poète n'est pas toujours ce qui impressionne la masse des lecteurs. Or, tout en admirant, comme les autres admireront sans doute, les détails que nous avons signalés, la chose qui nous préoccupa le plus est une chose à laquelle bien certainement personne avant nous n'avait fait la moindre attention.

D'Artagnan raconte qu'à sa première visite à M. de Tréville, le capitaine des mousquetaires du roi, il rencontra dans son antichambre trois jeunes gens servant dans l'illustre corps où il sollicitait l'honneur d'être reçu, et ayant nom Athos, Porthos et Aramis.

Nous l'avouons, ces trois noms étrangers nous frappèrent, et il nous vint aussitôt à l'esprit qu'ils n'étaient que des pseudo-

nymes à l'aide desquels d'Artagnan avait déguisé des noms peut-être illustres, si toutefois les porteurs de ces noms d'emprunt ne les avaient pas choisis eux-mêmes le jour où, par caprice, par mécontentement ou par défaut de fortune, ils avaient endossé la simple casaque de mousquetaire.

Dès lors nous n'eûmes plus de repos que nous n'eussions retrouvé, dans les ouvrages contemporains, une trace quelconque de ces noms extraordinaires qui avaient si fort éveillé notre curiosité.

Le seul catalogue des livres que nous lûmes pour arriver à ce but remplirait un chapitre tout entier, ce qui serait peut-être fort instructif, mais à coup sûr peu amusant pour nos lecteurs. Nous nous contenterons donc de leur dire qu'au moment où, découragé de tant d'investigations infructueuses, nous allions abandonner notre recherche, nous trouvâmes enfin, guidé par les conseils de notre illustre et savant ami Paulin Paris*, un manuscrit in-folio, coté sous le n° 4772 ou 4773, nous ne nous le rappelons plus bien, ayant pour titre :*

« Mémoire de M. le comte de La Fère, concernant quelques-uns des événements qui se passèrent en France vers la fin du règne du roi Louis XIII et le commencement du règne du roi Louis XIV. »*

On devine si notre joie fut grande lorsqu'en feuilletant ce manuscrit, notre dernier espoir, nous trouvâmes à la vingtième page le nom d'Athos, à la vingt-septième le nom de Porthos, et à la trente et unième le nom d'Aramis.

La découverte d'un manuscrit complètement inconnu, dans une époque où la science historique est poussée à un si haut degré, nous parut presque miraculeuse. Aussi nous bâtâmes-nous de solliciter la permission de le faire imprimer, dans le but de nous présenter un jour avec le bagage des autres à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, si nous n'arrivions, chose fort probable, à entrer à l'Académie française avec notre propre bagage. Cette permission, nous devons le dire, nous fut gracieusement accordée; ce que nous consignons ici pour donner un démenti public aux malveillants qui prétendent que nous vivons sous un gouvernement assez médiocrement disposé à l'endroit des gens de lettres.

Or, c'est la première partie de ce précieux manuscrit que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, en lui restituant le titre qui lui convient, prenant l'engagement, si, comme nous n'en doutons pas, cette première partie obtient le succès qu'elle mérite, de publier incessamment la seconde.

En attendant, comme le parrain est un second père, nous invitons le lecteur à s'en prendre à nous, et non au comte de La Fère, de son plaisir ou de son ennui.

Cela posé, passons à notre histoire.

LES TROIS PRÉSENTS DE M. D'ARTAGNAN PÈRE¹

LE PREMIER lundi du mois d'avril 1625, le bourg de Meung, où naquit l'auteur du *Roman de la Rose*, semblait être dans une révolution aussi entière que si les huguenots en fussent venus faire une seconde Rochelle. Plusieurs bourgeois, voyant s'enfuir les femmes du côté de la Grande-Rue, entendant les enfants crier sur le seuil des portes, se hâtaient d'endosser la cuirasse et, appuyant leur contenance quelque peu incertaine d'un mousquet ou d'une pertuisane, se dirigeaient vers l'hôtellerie du *Franc Meunier*, devant laquelle s'empressait, en grossissant de minute en minute, un groupe compact, bruyant et plein de curiosité.

En ce temps-là les paniques étaient fréquentes, et peu de jours se passaient sans qu'une ville ou l'autre enregistrât sur ses archives quelque événement de ce genre. Il y avait les seigneurs qui guerroyaient entre eux; il y avait le roi qui faisait la guerre au cardinal; il y avait l'Espagnol qui faisait la guerre au roi². Puis, outre ces guerres sourdes ou publiques, secrètes ou patentes, il y avait encore les voleurs, les mendiants, les huguenots, les loups et les laquais, qui faisaient la guerre à tout le monde. Les bourgeois s'armaient toujours contre les voleurs, contre les loups, contre les laquais — souvent contre les seigneurs et les huguenots — quelquefois contre le roi, mais jamais contre le cardinal et l'Espagnol. Il résulta donc de cette habitude prise, que, ce susdit premier lundi du mois d'avril 1625, les bourgeois, entendant du bruit, et ne voyant ni le guidon jaune et rouge³ ni la livrée du duc de Richelieu, se précipitèrent du côté de l'hôtel du *Franc Meunier*.

Arrivé là, chacun put voir et reconnaître la cause de cette rumeur.

Un jeune homme... traçons son portrait d'un seul trait de plume : figurez-vous don Quichotte à dix-huit ans, don Quichotte décorcelé, sans haubert et sans

cuissards, don Quichotte revêtu d'un pourpoint de laine dont la couleur bleue s'était transformée en une nuance insaisissable de lie de vin et d'azur céleste. Visage long et brun; la pommette des joues saillante, signe d'astuce; les muscles maxillaires énormément développés, indice infailible auquel on reconnaît le Gascon, même sans béret, et notre jeune homme portait un béret orné d'une espèce de plume; l'œil ouvert et intelligent; le nez crochu, mais finement dessiné; trop grand pour un adolescent, trop petit pour un homme fait, et qu'un œil peu exercé eût pris pour un fils de fermier en voyage, sans sa longue épée qui, pendue à un baudrier de peau, battait les mollets de son propriétaire quand il était à pied, et le poil hérissé de sa monture quand il était à cheval.

Car notre jeune homme avait une monture, et cette monture était même si remarquable qu'elle fut remarquée : c'était un bidet du Béarn, âgé de douze ou quatorze ans, jaune de robe, sans crins à la queue, mais non pas sans javarts⁴ aux jambes, et qui, tout en marchant la tête plus bas que les genoux, ce qui rendait inutile l'application de la martingale, faisait encore également ses huit lieues par jour. Malheureusement les qualités de ce cheval étaient si bien cachées sous son poil étrange et son allure incongrue que, dans un temps où tout le monde se connaissait en chevaux, l'apparition du susdit bidet à Meung, où il était entré il y avait un quart d'heure à peu près par la porte de Beaugency, produisit une sensation dont la défaveur rejaillit jusqu'à son cavalier.

Et cette sensation avait été d'autant plus pénible au jeune d'Artagnan (ainsi s'appelait le don Quichotte de cette autre Rossinante), qu'il ne se cachait pas le côté ridicule que lui donnait, si bon cavalier qu'il fût, une pareille monture; aussi avait-il fort soupiré en acceptant le don que lui en avait fait M. d'Artagnan père. Il n'ignorait pas qu'une pareille bête valait au moins vingt livres; il est vrai que les paroles dont le présent avait été accompagné n'avaient pas de prix.

— Mon fils, avait dit le gentilhomme gascon — dans ce pur patois de Béarn dont Henri IV n'avait jamais pu parvenir à se défaire — mon fils, ce cheval est né dans la maison de votre père, il y a tantôt treize

ans, et y est resté depuis ce temps-là, ce qui doit vous porter à l'aimer. Ne le vendez jamais, laissez-le mourir tranquillement et honorablement de vieillesse; et si vous faites campagne avec lui, ménagez-le comme vous ménageriez un vieux serviteur. A la cour, continua M. d'Artagnan père, si toutefois vous avez l'honneur d'y aller, honneur auquel, du reste, votre vieille noblesse vous donne des droits, soutenez dignement votre nom de gentilhomme, qui a été porté dignement par vos ancêtres depuis plus de cinq cents ans. Pour vous et pour les vôtres — par les vôtres, j'entends vos parents et vos amis — ne supportez jamais rien que de M. le cardinal et du roi. C'est par son courage, entendez-vous bien, par son courage seul, qu'un gentilhomme fait son chemin aujourd'hui. Quiconque tremble une seconde laisse peut-être échapper l'appât que, pendant cette seconde justement, la fortune lui tendait. Vous êtes jeune, vous devez être brave par deux raisons : la première, c'est que vous êtes Gascon, et la seconde, c'est que vous êtes mon fils. Ne craignez pas les occasions et cherchez les aventures. Je vous ai fait apprendre à manier l'épée; vous avez un jarret de fer, un poignet d'acier; battez-vous à tout propos; battez-vous, d'autant plus que les duels sont défendus¹, et que, par conséquent, il y a deux fois du courage à se battre. Je n'ai, mon fils, à vous donner que quinze écus, mon cheval et les conseils que vous venez d'entendre. Votre mère y ajoutera la recette d'un certain baume qu'elle tient d'une bohémienne, et qui a une vertu miraculeuse pour guérir toute blessure qui n'atteint pas le cœur. Faites votre profit du tout, et vivez heureusement et longtemps. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, et c'est un exemple que je vous propose, non pas le mien, car je n'ai, moi, jamais paru à la cour et n'ai fait que les guerres de religion en volontaire; je veux parler de M. de Tréville, qui était mon voisin autrefois, et qui a eu l'honneur de jouer tout enfant avec notre roi Louis XIII, que Dieu conserve! Quelquefois leurs jeux dégénéraient en bataille, et dans ces batailles le roi n'était pas toujours le plus fort. Les coups qu'il en reçut lui donnèrent beaucoup d'estime et d'amitié pour M. de Tréville. Plus tard, M. de Tréville se battit contre d'autres dans son premier voyage à Paris, cinq fois; depuis la mort

du feu roi jusqu'à la majorité du jeune, sans compter les guerres et les sièges, sept fois; et depuis cette majorité jusqu'aujourd'hui, cent fois peut-être! Aussi, malgré les édits, les ordonnances et les arrêts, le voilà capitaine des mousquetaires⁶ c'est-à-dire chef d'une légion de Césars dont le roi fait un très grand cas, et que M. le cardinal redoute, lui qui ne redoute pas grand-chose, comme chacun sait. De plus, M. de Tréville gagne dix mille écus par an; c'est donc un fort grand seigneur. Il a commencé comme vous; allez le voir avec cette lettre, et réglez-vous sur lui, afin de faire comme lui.

Sur quoi, M. d'Artagnan père ceignit à son fils sa propre épée, l'embrassa tendrement sur les deux joues et lui donna sa bénédiction.

En sortant de la chambre paternelle, le jeune homme trouva sa mère qui l'attendait avec la fameuse recette dont les conseils que nous venons de rapporter devaient nécessiter un assez fréquent emploi. Les adieux furent de ce côté plus longs et plus tendres qu'ils ne l'avaient été de l'autre, non pas que M. d'Artagnan n'aimât son fils, qui était sa seule progéniture⁷ mais M. d'Artagnan était un homme, et il eût regardé comme indigne d'un homme de se laisser aller à son émotion, tandis que Mme d'Artagnan était femme et, de plus, était mère. Elle pleura abondamment, et, disons-le à la louange de M. d'Artagnan fils, quelques efforts qu'il tentât pour rester ferme comme le devait être un futur mousquetaire, la nature l'emporta, et il versa force larmes, dont il parvint à grand-peine à cacher la moitié.

Le même jour le jeune homme se mit en route, muni des trois présents paternels et qui se composaient, comme nous l'avons dit, de quinze écus, du cheval et de la lettre pour M. de Tréville; comme on le pense bien, les conseils avaient été donnés par-dessus le marché.

Avec un pareil vade-mecum, d'Artagnan se trouva, au moral comme au physique, une copie exacte du héros de Cervantes, auquel nous l'avons si heureusement comparé lorsque nos devoirs d'historien nous ont fait une nécessité de tracer son portrait. Don Quichotte prenait les moulins à vent pour des géants et les moutons pour des armées, d'Artagnan prit chaque sourire pour une insulte et chaque regard pour une provocation. Il en résulta qu'il eut toujours le poing fermé depuis